

Swarthmore College

## Works

---

Senior Theses, Projects, and Awards

Student Scholarship

---

2024

### Imaginer la vie de la fin de l'Anthropocène dans *La Mort de la Terre*

Caroline Lucas , '24

Follow this and additional works at: <https://works.swarthmore.edu/theses>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

#### Recommended Citation

Lucas, Caroline , '24, "Imaginer la vie de la fin de l'Anthropocène dans *La Mort de la Terre*" (2024). *Senior Theses, Projects, and Awards*. 944.

<https://works.swarthmore.edu/theses/944>

Please note: the theses in this collection are undergraduate senior theses completed by senior undergraduate students who have received a bachelor's degree.

This work is brought to you for free by Swarthmore College Libraries' Works. It has been accepted for inclusion in Senior Theses, Projects, and Awards by an authorized administrator of Works. For more information, please contact [myworks@swarthmore.edu](mailto:myworks@swarthmore.edu).

Imaginer la vie de la fin de l'Anthropocène dans *La Mort de la Terre*

by Caroline Lucas

A senior paper submitted in partial fulfillment of the requirement for the degree of Bachelor of  
Arts in French and Francophone Studies at Swarthmore College  
2024

French and Francophone Studies Section  
Professor Christopher Robison

Table des matières

Introduction: Vivre l'agonie de l'Anthropocène	p. 2 - p. 6
1. Les Derniers Hommes: L'altérité du rationalisme	p. 7 - p. 12
2. Les oiseaux: Quand l'autre nous ressemble	p. 13 - p. 17
3. Les ferromagnétaux : L'humain est hors de propos	p. 18 - p. 24
Conclusion	p. 25 - p. 26
Bibliographie	p. 27 - p. 29

## Introduction: Vivre l'agonie de l'Anthropocène

"De l'avis de M. Rosny, l'homme ne saurait plus durer très longtemps encore : cet animal, qui, par sa préoccupation excessive de soi-même, s'artificialise chaque jour davantage, tend à devenir de plus en plus incapable de vivre dans un milieu naturel. Les manifestations ahurissantes de son industrie sont comme le sceau certain de sa proche destruction."

George Docquois, *Bêtes et gens de lettres* (274)

L'écrivain Joseph-Henri Boëx, connu sous son pseudonyme de J.-H. Rosny aîné, a été noté parmi les précurseurs de la science-fiction pour principalement deux raisons : ses efforts de tracer le long arc de l'histoire de l'humanité depuis sa préhistoire imaginée jusqu'à sa fin projetée, ainsi que son intérêt et son aptitude à créer des organismes totalement autres, bizarres, et souvent incompréhensibles dans ses œuvres. Sa production littéraire était immense, et nullement restreinte à la forme qu'on nommait à l'époque le *merveilleux scientifique*, mais une attention critique croissante se porte sur trois de ses récits du rencontre humain avec une forme de vie étrange, rencontre qui expose la précarité de la place de l'animal humain sur sa planète : *Les Xipéhuz* (1896), histoire d'une lutte entre des humains préhistoriques et des "Formes" non-organiques; *Les navigateurs de l'infini* (1925), contact imaginé entre des astronautes terriens et les populations de la planète Mars; et, d'intérêt ici pour sa vision presciente d'un monde futur ravagé par les changements climatiques qui provoquent l'extinction totale de la race humaine, *La mort de la Terre* (sérialisé en 1910, publié en 1912).<sup>1</sup>

Ce dernier suit, dans un avenir très lointain, les efforts vains d'un des derniers descendants de l'humanité pour prolonger l'existence de son espèce contre un environnement qui ne soutient plus ses semblables, ainsi que la multiplication fructueuse d'une toute nouvelle forme de vie à base de fer qui, mieux adaptée, va remplacer la vie organique après sa disparition. Bien que se déroulant sur notre Terre, la nouvelle imagine un environnement tellement changé par le temps et les deux forces destructrices humaines que sont l'interférence et l'apathie qu'il fait plutôt

---

<sup>1</sup> Voyez par exemple Lord (2023), Chatelain et Slusser (2012), Lyle (2008).

penser à un milieu extraterrestre. C'est une terre séchée et totalement déserte, "un sinistre paysage de granits, de silices et de métaux, une plaine de désolation étendue jusqu'aux contreforts des montagnes nues, sans glaciers, sans sources, sans un brin d'herbe ni une plaque de lichen" (Rosny 71). Un narrateur anonyme nous raconte le progrès — extrêmement lent, sur l'échelle millénaire — du désastre géologique : les eaux du monde sont fuites dans la terre ou évaporées vers le vide, des bouleversements tectoniques ont créé de nouvelles montagnes "deux fois plus hautes que les antiques massifs des Alpes, des Andes ou de l'Himalaya," des tremblements de terre récurrents ont détruit les habitations et tué des populations (Rosny 95). Et pour combler la catastrophe, à cette "revanche" de la terre s'est ajouté la dévastation accomplie par une humanité myope qui a, craignant qu'ils pourraient un jour représenter un danger aux hommes, opéré des extinctions en masse des autres organismes jusqu'aux microbes et qui "ne s'inquiétait guère de la fuite des eaux, tellement elle avait perfectionné les artifices de la culture et de la nutrition" — confiance injustifiée, car tous leurs efforts à conquérir la nature par la technologie échouent (Rosny 99, 95).

Rosny nomme l'époque dans laquelle se situe son roman le "Dernier-Âge" ; à nos jours, on serait tenté de l'identifier comme le bout extrême de l'Anthropocène. Concept fort récent, introduit en 2000 et popularisé ensuite en 2002 par le chimiste et météorologue Paul Crutzen, l'idée de l'Anthropocène est devenue omniprésente depuis dans les débats sur les effets de l'intervention humaine sur la surface de la terre (Malhi 79-80). Crutzen a proposé que l'on reconnaisse une nouvelle époque géologique dans l'histoire de la Terre à partir de la fin du 18<sup>e</sup> siècle, depuis quand des gisements de dioxyde de carbone et de méthane sont détectables dans des glaciers polaires; il avance que les effets de l'humanité sur la terre vont être tellement profonds, inédits, et sensibles dans les archives géologiques qu'il faudrait y désigner une époque

à part (23). Depuis, d'autres ont préféré désigner un début plus récent pour l'époque : la fin de la deuxième guerre mondiale et les retombées radioactives sur la terre (Malhi 86). Quant à Rosny, il se trouve entre les deux : il reconnaît l'industrialisation de la fin du 19e siècle comme ayant des implications profondes pour la terre et ses habitants, comme on peut le constater ci-dessus dans l'extrait de son entretien de 1895 avec George Docquois; mais dans *La Mort de la Terre*, il désigne le moment des débuts de la science nucléaire du 20e siècle, prédisant une "ère radio-active," comme le point de départ fatidique (164). Certains critiques ont également noté la lucidité de Rosny sur l'interdépendance de l'humanité avec tout le reste de la vie sur la terre ainsi qu'avec le caractère physique du globe, et donc les effets néfastes possibles de l'exploitation humaine de la Terre, une des idées de base dans la formulation de l'Anthropocène. Louise Lyle, par exemple, parle de "Rosny's early intuition, "avant la percée de la modernité écologique" of certain environmentalist perspectives on contemporary humanity's troubled relationship with the Earth" (Bozzetto, cité dans Lyle 230).

Il est donc facile de voir dans Rosny un précurseur d'une fiction de l'Anthropocène. En effet, Christina Lord identifie un "Anthropocene saga" avec l'inclusion de *Les Xipéhuz* et *Les navigateurs de l'infini*; Jérôme David avance le roman de Rosny comme un moyen de se figurer les effets longs et lents des changements climatiques (51; 105). Mais David nous met en garde aussi contre une lecture trop anachronique; selon lui, le roman ne représente pas "un engagement, c'est-à-dire une action guidée par des valeurs morales ou politiques à la fois cohérentes et explicites, mais une démarche moins intentionnelle [...] qui dépasse les codes de chaque genre et génère sa propre puissance d'évocation." (106).

Ce que fait Rosny dans son roman, en fait, est de spéculer sur la question de ce à quoi ressemblerait la vie dans un monde qui avait été dominé par les êtres humains mais qui ne serait

plus habitable pour eux. Pour jouer le drame de la fin du règne humain, il ne reste sur la planète que trois espèces de créatures : les êtres humains, auxquels Rosny donne le titre des "Derniers Hommes," adaptés physiquement et surtout mentalement aux nouvelles conditions de vie sur la terre mais insuffisamment pour survivre, habitant encore quelques "oasis" parmi l'industrie des générations passées et mourant inéluctablement; des oiseaux raffinés et intelligents, ni domestiques ni sauvages, vivant aux côtés des Derniers Hommes comme des "compagnons de planète" dans une relation mutuellement bénéfique; et enfin, le plus mystérieux de tous, une race de créatures simples, sans intelligence, non-organiques mais à base de métal, que l'on nomme les "ferromagnetaux" : nés des fers travaillés par l'industrie humaine, ils sont présentés par Rosny comme les héritiers de la planète après l'extinction des êtres humains (49). Ces trois classes de créatures sont chacune, de différents degrés, similaires l'une à l'autre, mais aussi d'une altérité profonde, pour nous les lecteurs autant que pour les personnages principaux; elles sont capables d'un certain type de contact, mais en même temps elles restent à jamais distantes.

On fait souvent référence dans la littérature critique à l'étonnante étrangeté des créatures de Rosny, mais une lecture approfondie des spécificités et du rapport des trois espèces de *La Mort de la Terre* reste à faire. Philippe Clermont utilise la phrase "poétique de l'altérité" pour décrire l'oeuvre de Rosny, terme qui revient chez Lord et chez François Laforge, mais Clermont lui-même préfère examiner les thèmes darwinistes dans le roman et Laforge, qui écrit plutôt sur *Les navigateurs de l'infini*, identifie des catégories de créatures inédites qui sont toujours moins étranges que celle des ferromagnetaux; Lord, présentant l'argument le plus direct sur la présence de cette altérité, souligne sa capacité de décentrer l'humain dans notre compréhension de la vie sur la terre et d'inviter le respect de l'autre, mais se focalise uniquement sur les ferromagnetaux (para. 4; para. 9-22.; 26, 60).

J'avance l'argument que l'altérité est un élément essentiel de l'expérience de l'Anthropocène, car on est confronté avec une terre inédite, mais en même temps ce monde est, par définition, centré sur l'être humain. Crucialement, pourtant, ce monde doit toujours être partagé par d'autres organismes qui interagissent avec l'humain et l'environnement de manière imprévisible. D'un côté, je vais explorer comment Rosny dépeint des formes de vie qui sont développées de façon orientée sur le rapport à l'humain, que ce soit par leur proximité ou leur étrangeté envers lui ; de l'autre côté, car ce que raconte vraiment le roman est le moment de transition vers un monde post-anthropocène, je vais explorer comment se manifeste la réévaluation nécessaire opérée dans le récit de ces rapports et de l'attitude humaine envers l'autre non-humain - que celui soit animal, machine, ou autre inclassable.

Ainsi, pour faire l'étude des trois espèces du roman, je progresserai du plus proche au plus bizarre; je commence avec les Derniers Hommes, qui, en appliquant à eux-mêmes le pouvoir anthropique sur la vie et la mort sur Terre, ont fini par rendre l'humanité étrangère à elle-même et n'ont même pas pu s'assurer la survie. Ensuite, je passe aux oiseaux intelligents, souvent oubliés dans la critique pour leur rôle mineur dans le récit, mais qui présentent une convergence surprenante avec l'humain tout en conservant une certaine animalité intouchable. Enfin, il faut prendre en compte les mystérieux férromagnetaux, qui en résistant à tout ce qui est humain — non seulement à sa domination mais aussi à sa compréhension — représentent une vision d'une véritable forme de vie post-anthropocène et littéralement post-humaine, mais qui en même temps gardent une certaine parenté avec nous. En effet, ce n'est qu'en tenant compte de la totalité des espèces dans le livre et des interactions et réactions qu'ils se provoquent entre eux que l'on peut apprécier la spécificité de la conceptualisation anthropocène et post-anthropocène des espèces que nous offre Rosny.



## 1. Les Derniers Hommes: L'altérité du rationalisme

“Looking to the future, we can predict that the groups of organic beings which are now large and triumphant, and which are least broken up, that is, which have as yet suffered least extinction, will, for a long period, continue to increase. But which groups will ultimately prevail, no man can predict ; for we know that many groups, formerly most extensively developed, have now become extinct.”

Charles Darwin, *On the Origin of Species* (96)

Quand Charles Darwin a postulé, en 1859, que les espèces ne sont pas la création délibérée d'un Créateur, mais le résultat d'un processus long et aveugle qui soutient certaines variations et supprime les autres ; que toutes les espèces qui ont existé sont, tôt ou tard, frappées par l'extinction ; et que l'espèce humaine n'est en rien l'exception à ces règles, il a précipité une révolution dans la manière dont la pensée européenne a vu le monde vivant et la place de l'humain là-dedans. Cette précarité humaine fascine Rosny dans plusieurs œuvres ; *La Mort de la Terre* la pousse à l'extrême en imaginant les relations internes en se concentrant sur l'effet du milieu sur ses Derniers Hommes vivant au bord de la disparition totale.

Lord souligne comment en général “Darwin's formulation of the human as part of a natural history of evolution” imposait “the notion that it [l'humanité] was embedded in natural processes” (32). La révélation de la nature contingente et même arbitraire de l'existence de l'être humain, poursuit-elle, a suscité dans la conscience collective “a sense of ironic alienation from nature, despite the undeniable link with the natural environment” et “a sense of malaise that humanity would perhaps share the same fate as other species that had gone extinct” (32). Elle identifie surtout des “narratives of human-alien contact” comme le résultat de ce malaise, alors que *La Mort de la Terre* privilégie plutôt les formes non-confliktuelles de la lutte pour l'existence telle que Darwin l'a diversement définie, faisant opérer principalement “the struggle for existence of an individual against environmental dangers” mais aussi, de façon aussi passive que possible, la concurrence entre les membres d'une même espèce (Engels 42). Quand Rosny classe l'humanité sur la liste des espèces en voie de disparition, c'est surtout à cause de la perte

d'habitat : ils ne sont pas adaptés à ce nouveau milieu, changé comme on l'a dit par des forces humaines et naturelles, et ils n'ont plus accès à une ressource essentielle, l'eau. Mais puisque les ancêtres des Derniers Hommes ont déjà effectué l'extinction de presque tout ce qui vivait sur la terre, ils ne subissent vraiment que la concurrence interne, les oiseaux étant trop peu nombreux pour poser de problème et les ferromagnétaux n'ayant pas besoin des mêmes ressources et étant facilement tenus à l'écart des habitations humaines.

Joué sous ces conditions, le drame de la nouvelle vient du fait que les membres de cette espèce menacée sont des êtres humains, qu'ils sont extrêmement conscients de leur péril et de leurs besoins collectifs, et qu'ils peuvent prendre des mesures pour retarder la fin. Ainsi, Rosny s'intéresse moins aux conséquences physiques<sup>2</sup> de vivre sur une terre devenue hostile à la vie humaine et plus à ses conséquences psychologiques, y compris ceux des tentatives humaines de se préserver. Lyle note déjà dans *Les Xipéhuz* cette tendance de Rosny à voir "this innate anxiety about our final end as an omnipresent feature of human history"; dans *La Mort de la Terre*, il développe dans les personnages humains deux réponses à cette anxiété : le désespoir suicidaire ou la révolte passionnée (221). L'un est le résultat d'une trop grande technologisation pour repousser la fin, l'autre l'expression d'un élément animal dans l'être humain qui néanmoins persiste dans la population.

Avec les Derniers Hommes, Rosny pose une question insolite face à Darwin : et si une espèce renonçait tout simplement à lutter pour l'existence ? Nous apprenons qu'avec des contrôles sociaux draconiens qui restreignent les naissances et exigent l'euthanasie pour garder la population à un certain nombre, "l'humanité se maintient : sans doute se maintiendra-t-elle

---

<sup>2</sup> Cet aspect a moins d'intérêt pour ce travail, mais la physionomie des Derniers Hommes ne ressemble pas exactement au nôtre : on voit que "les organes digestifs avaient accusé, en moins de cent siècles, une diminution notable, tandis que l'appareil respiratoire s'accroissait en raison directe de la raréfaction de l'atmosphère" ; ils ont des "visages bistres" et des "yeux d'anthracite" ; et Rosny dit de Targ que "ses mains étaient fines, ses mâchoires petites, ses membres décelaient plus d'agilité que de force," vraisemblablement parce que la technologie a rendu superflu le travail manuel (Rosny 47, 94, 35).

pendant cinquante ou cent mille ans encore" (Rosny 49). Cette absence de liberté est possible, nous raconte-il, car vivre au bord du gouffre pendant des siècles a, par un processus de transmission héréditaire, fait que "la race a acquis un esprit d'obéissance automatique, et par là parfaite, aux lois désormais immuables" et imposé un collectivisme profond aux Derniers Hommes (Rosny 49-50). Ironiquement, les mesures pour assurer la survie n'ont fait, en fin de compte, qu'accélérer la fin ; être des créatures pensantes a permis aux êtres humains à prolonger leur règne, mais être des créatures sensibles a rendu intolérable cette "agonie" de "plus de cent millénaires," car le désespoir bien raisonnable qui en découle pousse les Derniers Hommes à choisir l'euthanasie sans y être condamnés (Rosny 35).

Claude Millet avance que le "biopouvoir" foucauldien "jusqu'à l'intrusion dans le plus intime" que représentent les lois des Derniers Hommes pratique "l'amputation de tout ce qui a constitué l'énergie de l'espèce humaine", c'est-à-dire "l'animalité, le grand souffle de l'instinct de vie" (9). Il voit là une réjection par Rosny des idées du darwinisme social qui était en vogue en France à son époque et qui imaginaient d'un côté des "sociétés humaines intégralement rationalisées" pour privilégier le plus fort, et de l'autre côté une vision de l'humanité soumise aux lois de la "jungle" et de chacun pour soi (Millet 9).<sup>3</sup> Rosny, par contre, dépeint les sociétés entièrement rationalisées comme étant intolérables à l'esprit et championne la coopération comme la force principale qui assure la survie (Robles 454). De plus, si on désigne la participation dans l'arène de l'évolution comme signe de "l'animalité," on voit comment cette société, qui est, au fond, artificielle même si elle est actuellement perpétuée par des mécanismes biologiques, se trouve coupé de l'instinct le plus basique de la vie : de continuer à vivre. Ainsi,

---

<sup>3</sup> Pour plus d'informations sur le darwinisme social de la fin du 19e siècle, voyez Jean-Marc Bernardini, *Le Darwinisme social en France (1859-1918). Fascination et rejet d'une idéologie* et Linda L. Clark, *Social Darwinism in France. Avec sa vision particulière de l'évolution appliquée à l'humanité*, Rosny semble faire référence à des visions alternatives du darwinisme social de son époque, telle que celle de Pierre Kropotkine dans *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (1902).

malgré la volonté de s'épargner de l'extinction imminente en privilégiant exclusivement le maintien des nombres, l'humanité n'en est devenue que imparfaitement machinale.<sup>4</sup> De même que toute tentative technologique de la part des êtres humains dans le roman de se libérer du besoin de l'eau échoue, la volonté d'assurer la survie avec des contrôles sociaux bute sur le fait que l'être humain est irréductiblement un être organique, terrestre, et animal (Rosny 48).

Mais tous les Derniers Hommes n'y sont pas soumis : présent aussi est un esprit rétrograde exemplifié par le protagoniste et narrateur, "Targ l'aventurier, Targ le fou, le révolté, *l'inadapté* à cette société parfaite" (Millet 2). Il est toujours sensible, lui, aux passions et aux rêves qui sont perdus chez les Derniers Hommes ordinaires : "à l'amour, à l'héroïsme, à la folie, à la révolte, à l'imagination, à la poésie" comme les résume Millet (9-10). Ce sont eux qui le poussent à chercher de nouvelles sources d'eau puis à protéger sa famille contre le suicide obligatoire, car ce sont, selon Rosny, les qualités représentant le côté animal chez l'homme, celles qui inspirent la lutte pour la vie et qui manquent aux Derniers Hommes trop rationalisés. Si Rosny construit son monde en évoquant une longue série d'adaptations, il n'y exclut pas la possibilité de la variation. Il y a un certain déterminisme chez Targ aussi, car rien et personne chez Rosny n'échappe aux lois évolutionnaires, mais sa différence complique l'uniformité de la "transmission héréditaire des caractères" qui a créée les Derniers Hommes (Millet 11). L'étrangeté de Targ n'est pas présentée comme la qualité personnelle d'un grand homme mais plutôt comme une bizarrerie génétique qu'il partage avec d'autres ; ils représentent "des résurgences, non pas de caractères acquis, mais de caractères perdus (ou plutôt maintenus latents)" (Millet 11). Le héros du récit est bien l'un des Derniers Hommes, mais il est aussi en même temps un homme en décalage avec son époque.

---

<sup>4</sup> Curieusement, les machines elles-mêmes sont dites être "«humanisées» par l'effort incalculable des générations" qui les a perfectionnées en finesse et puissance (Rosny 105).

Il y a des raisons prosaïques à cela : le présence de Targ permet au roman un protagoniste actif et un côté 'roman d'aventure,' et donne au lecteur un point d'entrée reconnaissable dans cette société nouvelle. Même si chez Rosny les protagonistes sont "*always different from the reader*," les réactions de Targ (l'amour, par exemple, ou l'horreur face à l'euthanasie) sont souvent plus compréhensibles à nous que celles de ses semblables, car Targ représente une sorte de point médian entre eux et nous, nous permettant de mieux gauger la distance entre l'humanité des Derniers Hommes et la nôtre (Chatelain et Slusser, xxviii).

Cette distance de ses semblables permet à Targ de survivre, mais elle lui est pénible, et elle n'est pas suffisante pour sauver l'espèce. Comme l'écrit Darwin : "We can see that any form which is represented by few individuals will run a good chance of utter extinction" (85). Et en effet, l'ultime tentative de survivre que représente sa famille est balayée d'un coup à la fin par un tremblement de terre ; le fait que la population soit réduite à deux familles (la sienne et celle de sa sœur) a fait qu'elle ne peut pas résister aux accidents pareils, qui sont aussi des outils de l'évolution. Il est impossible pour Targ de vivre avec les Derniers Hommes, mais il lui est aussi impossible de survivre seul ; il est trop tard pour renverser les dégâts des millénaires. Cependant, la présence de ses traits anciens associés avec l'animal introduit des ruptures infranchissables chez la communauté apparemment placidement uniforme des Derniers Hommes. Ces différences de pensée, insurmontables car déterminées d'avance par la génétique, provoquent une expérience d'altérité à l'encontre de sa propre espèce.

Bien que Rosny caractérise les deux attitudes comme étant quelque chose d'inné chez ses représentants respectifs, elles ne restent pas totalement étrangères l'une à l'autre : il reste la possibilité d'empathie, sinon la compréhension. Chatelain et Slusser affirment que l'acte final de Targ d'accepter gracieusement sa disparition est un geste d'empathie qu'il offre aux

ferromagnétaux (lxx). Il respecte le droit des férromagnetaux de continuer à vivre ; il respecte également le droit de ses semblables de choisir la mort, même si dans les deux cas il est face à l'incompréhensible. Vers la fin du roman, Targ et sa sœur Arva, poussés par "un amour profond et chagrin," se rendent à leur oasis natale pour voir comment vont leurs semblables (Rosny 95). Exilés pour avoir refusé l'euthanasie obligatoire, ils n'y entrent pas d'abord, car "Targ vénérât en eux son Espèce et respectait la loi" (Rosny 96). Malgré ce sentiment familial, il se trouve toujours éloigné d'eux quand il découvre qu'ils ont tous renoncé à la lutte et ont commencé le processus de l'euthanasie : "Chaque atome de sa chair se soulevait contre une telle résignation. Et la joie paisible qui éclatait sur la face des agonisants lui demeurait incompréhensible" (Rosny 97). Bien qu'ils soient de son espèce, bien que pour lui aussi la Loi "était gravée dans chacune de ses fibres" et "lui apparaissait profonde comme la vie même, redoutable et tutélaire, infiniment sage, inviolable," il reste cette rupture entre sa petite famille édénique et les êtres auxquels ils sont le plus étroitement liés sur la terre (Rosny 96). Les animaux ne sont pas les seules victimes d'une trop grande influence humaine sur la terre ; l'humanité, qui finalement ne peut pas se séparer d'eux, s'est condamnée en même temps et par ses propres outils.

## 2. Les oiseaux: Quand l'autre nous ressemble

"Depuis qu'il est le maître de la planète 'biologique', l'homme abuse fabuleusement de son génie et de sa puissance. Qu'il soit implacable, c'est la norme des luttes de l'être; mais qu'il anéantisse successivement les espèces, c'est peut-être un suicide."  
 J.-H. Rosny aîné, cité dans Robles (457)

Vivant aux côtés des Derniers Hommes sont les derniers animaux, des oiseaux géants, beaux, intelligents, sympathiques. De prime abord, ils n'occupent qu'un rôle très mineur dans le récit, et par conséquent les critiques n'en ont parlé que très brièvement, préférant se concentrer sur le grand conflit entre les êtres humains et les ferromagnétaux. Pourtant, une lecture de cette histoire à l'ombre de ces oiseaux montre une évolution importante de l'attitude de l'humain envers l'animal entre le moment du récit et son passé : au fur et à mesure que le pouvoir anthropique de l'humain sur la Terre décline, l'évolution des oiseaux les mènent à être perçus comme étant à la fois plus proches et plus étrangers aux êtres humains, donnant lieu à de nouvelles manières de conceptualiser la question de l'altérité.

Quand l'humanité était encore à l'apogée de sa puissance, nous suggère Rosny, elle classait tous les animaux dans deux catégories par rapport à elle-même : la nourriture ou la menace. Cette classification mène dans les deux cas à l'extinction. Les membres de la catégorie "menace," comme on l'a déjà mentionné, sont exterminés, soit directement ou par la retenue des ressources. Ceux de l'autre catégorie, c'est-à-dire les animaux d'élevage, ne s'en tirent pas mieux, mais de façon plus indirecte et imprévue : la sélection artificielle les transforme en "de véritables zoophytes, des masses ovoïdes et hideuses, aux membres transformés en moignons, aux mâchoires atrophiées par le gavage," et quand, faute d'eau, les anciennes méthodes d'élevage ne sont plus praticables et l'on veut inverser le processus, les hommes découvrent que, comme "une dégradation deux cents fois millénaire avait tari l'énergie évolutive," le retour en arrière n'est plus possible (Rosny 47, 48). En étant tellement perfectionnés pour les besoins humains, les

animaux d'élevage sont censés être enlevés du processus darwinien aussi bien que leurs maîtres, mais, comme eux, ils sont perdus par l'inflexibilité de cette rationalisation de la vie et l'artificialisation, ou, autrement dit, la 'désanimalisation,' qui en découle. Rosny identifie donc deux attitudes de l'humanité vis-à-vis des autres créatures terrestres : elles doivent être soit anéanties, soit tournées au service de l'être humain. Comme le récit le montre amplement, cette arrogance qui vient de la domination en apparence totale de l'environnement par la technologie humaine condamne les Derniers Hommes à leur existence misérable et contribue largement à la disparition de la vie organique de la terre. Mais comme la citation de Rosny en haut du chapitre le montre, l'auteur trouve que ce mouvement de domination est, au fond, naturel - c'est dans son ampleur sans précédent que l'on trouve le déséquilibre.

Ayant établi ce contexte pessimiste, Rosny laisse pourtant un point éphémère de lumière dans ce sombre tableau, car il permet un rescapé aux dégradations et aux massacres, nous disant que "quelques espèces d'oiseaux" ont subi "un merveilleux développement intellectuel," avec comme plus important résultat la formation d'une capacité pour le langage "qui n'admettait que des termes concrets et des phrases-images," mais qui permet la communication mutuelle avec les êtres humains (37). De plus, contrairement à la laideur éventuelle des animaux d'élevage, "leur douceur, leur beauté et leur charme croissaient d'âge en âge" (48). Comment les oiseaux ont-ils pu survivre et même avancer en ce temps ? Rosny le dit tout droit : "ceux-là s'adaptèrent au milieu," ce milieu étant le règne humain de l'Anthropocène (48). Ainsi, pour bien s'adapter, ils doivent essayer de n'être ni anéantis, ni soumis. Le narrateur explique qu'une partie des oiseaux ont résisté à l'extermination par le simple ruse de se faire inaccessibles aux hommes en fuyant vers les hauteurs des montagnes, se tenant physiquement hors de portée si bien que "on ne put les



empêcher de se maintenir" (48). L'autre partie est d'abord exposée à la deuxième option de la part des êtres humains : "On tenta de les avilir à l'état de bêtes comestibles" (48).

Mais il y a un problème : les oiseaux, dont la "conscience était devenue trop lucide," ne peuvent plus être perçus comme de purs animaux, car, comme l'indique le narrateur, ils "luttèrent affreusement" d'une manière qui était trop reconnaissable comme humaine, en utilisant un langage compréhensible (Rosny 49).<sup>5</sup> Tout d'un coup, le massacre est pénible, parce que la victime en question ressemble trop au bourreau; là où la disparition des règnes de vie entières est notée dans la narration par une phrase neutre et factuelle, lorsqu'il s'agit des attentats contre les oiseaux, on a soudainement des comparaisons à l'esclavage et l'anthropopagie "des temps primitifs," c'est-à-dire les crimes de l'homme contre l'homme (Rosny 49). Rosny montre ainsi un grand cynisme à l'égard de la capacité des ancêtres des Derniers Hommes pour l'empathie avec l'animal; ce n'est qu'à ce point que "l'horreur pénétra les âmes" et les hommes semblent se repentir — trop tard pour les autres espèces — de leur conduite envers l'animal. Ce nouveau respect introduit une nouvelle catégorie, utilisée dans le reste du texte pour les oiseaux : celle des "compagnons de planète" (Rosny 49).

On voit donc que les oiseaux sauvages survivent à cause de leur spécificité animale : ils peuvent aller là où les hommes ne peuvent pas les suivre. Les oiseaux d'oasis survivent d'abord à cause de leur ressemblance à l'humain par leur capacité linguistique, mais quand arrive l'époque de Targ, où la Terre a repris incontestablement le dessus sur l'homme qui se croyait invincible, on voit plutôt une appréciation pour leur différence animale. Nous apprenons que leur "présence était d'une vive douceur" et que "si ceux-ci avaient disparu, dernier vestige de la vie animale,

---

<sup>5</sup> Proposer la capacité linguistique comme le seuil de l'humanité est une idée qui revient à Descartes dans le *Discours de la méthode* (1637), où il conclut que les animaux sont effectivement des machines, n'ayant ni raison ni âme, parce qu'ils sont incapables de la communication linguistique (Robison 61). On voit bien que Rosny développe une conceptualisation beaucoup plus complexe de l'animal dans le texte, mais il paraît que les ancêtres des Derniers Hommes ont gardé une attitude qui, d'ailleurs, les absolve de la question éthique.

une plus amère désolation se serait abattue sur les âmes" (Rosny 38). Ce n'est pas à dire qu'avec leur statut privilégié auprès des Derniers Hommes ils s'échappent à l'utilité pour les êtres humains, mais ici le rapport est plutôt quelque chose de symbiotique qu'une dynamique de service, car ils ont ce que les êtres humains ne peuvent ni reproduire ni retrouver.

Cet avantage est d'avoir conservé "l'instinct," qui s'exprime chez Rosny principalement comme un lien à la Terre qui serait propre à l'animalité et qui aide à la survie. L'instinct des oiseaux leur permet de détecter les secousses sismiques qui sont la plus grande menace à la vie humaine, capacité précieuse aux hommes car ici comme ailleurs dans le roman la technologie a échoué ; "les appareils, si délicats pourtant, hérités des ancêtres" sont toujours moins affinés que cette sensibilité naturelle, et d'autant plus que l'instinct de l'homme a été "perdu pendant les ères de sa puissance," une des victimes de leur propre 'desanimalisation' notée dans le premier chapitre de ce projet (Rosny 38). Les oiseaux ne remplacent pas les machines, ni vice-versa; il s'agit plutôt d'une "collaboration de l'animal et de la machine qui ne dit pas la réduction machinique des animaux" (Millet 7). Leur hybridité, et leur coopération, se révèlent d'ailleurs être la seule voie possible pour une survie continue, car nous apprenons tout brièvement de la disparition, "fatale après tout," des oiseaux sauvages qui n'ont pas pu résister aux forces des ferromagnétaux et de l'environnement (Rosny 50).

Il paraît donc que les oiseaux ont le meilleur des trois mondes : ils sont assez similaires aux êtres humains pour pouvoir vivre en harmonie avec ces anciens maîtres du monde, mais non pas si humains qu'ils tombent dans le désespoir fatal des Derniers Hommes — car "leur notion de l'avenir demeurait obscure et courte, leur prévoyance instinctive," et étant "incapables de concevoir leur propre mort et plus encore la fin de leur espèce," "ils vivaient heureux" (Rosny 37). En même temps, ils ont conservé assez d'animalité pour garder un lien avec la terre et un

instinct de survie qui leur permet de vivre (dans la mesure où il est encore possible) en harmonie avec leur environnement. Enfin, comme les machines, ils sont utiles aux êtres humains, mais dans un système qui est mutuellement bénéfique, bâti sur le respect de l'autre plutôt que sur l'exploitation. Millet parle de "une nouvelle voie de l'évolution, une voie alternative au règne des ferromagnétaux... marquée par l'élévation de l'animal jusqu'à un langage encore approximatif, mais qui permet aux hommes et aux derniers animaux de vivre en bonne intelligence", mais observe que, malgré tout, cette voie est "sans issue" dans le roman (7-8). À un certain moment, les oiseaux d'oasis disparaissent silencieusement du récit, l'ultime coup de l'extinction n'étant jamais décrit ; on doit imaginer qu'ils ont péri avec les hommes de l'oasis. Malgré l'apparent respect accordé aux oiseaux, cet oubli final rétablit l'anthropocentrisme du récit et, une dernière fois, remet en cause la capacité humaine pour vraiment saisir l'idée d'un respect pour la vie non-humaine sur la Terre. La prise de conscience des hommes arrive trop tard et fait trop peu ; c'est évident que cet arrangement utopique est illusoire, car trop de points de non-retour sont déjà passés. Pourtant, les oiseaux représentent une possibilité d'hybridité qui semble autrement avoir disparu de cette terre d'extrêmes et d'aliénation.

### 3. Les ferromagnétaux : L'humain est hors de propos

"The Anthropocene forces the human to confront the geologically and cosmically ineffable expanses of time and space, and as a result, the finitude of human existence. The dawn of this geological epoch ultimately reveals Anthropos to be simultaneously powerful and powerless."  
(Lord 4)

Rosny décrit en détail les particularités de ses créatures totalement novatrices, les ferromagnétaux, qui sont des créatures de métal nées uniquement du fer travaillé par les êtres humains pour l'industrie et qui prospèrent en ce moment où les autres créatures déclinent, car ils sont parfaitement adaptés à une terre de pierre. La vision de Rosny pour la vie post-humaine, ils sont les élus qui remplaceront les êtres humains comme l'espèce dominante ainsi que l'ultime symbole de l'échec humain qu'est la fin de l'Anthropocène et la naissance d'un post-Anthropocène. Pour satisfaire ce rôle, Rosny les a conçus pour échapper, par nature et en tous points, à la domination et même la coexistence humaine. Plus loin encore : les ferromagnétaux nient par leur existence l'idée de l'être humain qui serait défini par son pouvoir anthropique en lui enlevant ce pouvoir, un geste qui fait retourner ce dernier au statut d'animal parmi d'autres animaux.

L'histoire des rapports humains avec les ferromagnétaux ressemble en certains points aux rapports déjà examinés avec les oiseaux, avec la différence que les ferromagnétaux se montrent totalement insaisissables par le pouvoir humain tandis que les oiseaux ne l'étaient que partiellement. Le narrateur raconte que "les ancêtres" ont essayé d'appliquer l'approche qu'ils ont utilisée contre les animaux — c'est-à-dire combattre ou soumettre — sans aucun succès. D'abord, il nous informe que les détruire était théoriquement possible à une certaine époque, mais cela dépassait les capacités de l'humanité même au sommet de son pouvoir - et que d'autres catastrophes ont demandé plus d'attention (Rosny 53). C'est le premier échec.

Alors, naturellement, "nos ancêtres cherchèrent quelque méthode pour faire tourner leur activité à l'avantage de notre espèce," ce qui veut dire les faire servir "aux usages industriels" — de la même industrie qui leur a donné naissance (Rosny 52). Pourtant, les ferromagnétaux ont de nature une résistance physique "qui ne se prête à aucune combinaison ni à aucun travail *orienté*," car leur composition est tellement chaotique que "les chercheurs les plus opiniâtres ont dû renoncer à y appliquer, non pas même des lois, mais seulement des règles approximatives" (Rosny 52, emphase originale, 51). Non seulement ils ne peuvent être soumis par l'être humain, ils ne peuvent être connus par lui ; les ferromagnétaux défient la science rationnelle qui caractérise les hommes de Rosny et constitue la fondation de leur pouvoir, la rendant impuissante. Rosny met en place une profonde ironie : l'idéal humain d'un contrôle totale de son environnement qui conceptualise l'animal comme quelque chose à être optimisé pour l'utilité est rendu possible ici par la science et l'industrie qui modifient la matière brute de la terre ; mais de cette interférence technologique est né l'expression de l'animalité la plus pure qui reste sur terre.

Nous avons vu que le roman caractérise l'ordre comme étant suprêmement humain ; Rosny suggère, par contre, que les ferromagnétaux sont l'incarnation du désordre. Le narrateur caractérise la "extrême complication" et la "instabilité continue" de leur état physique comme étant témoin de "la manifestation dominante de la vie ferromagnétique" (Rosny 51). De plus, ce narrateur raconte que même s'ils accédaient à la conscience, ils n'en seraient pas plus humains, car leur intelligence ne ressemblerait pas à la nôtre - au contraire, le narrateur "pense qu'elle reflétera surtout cet étrange phénomène [l'instabilité], ou, plutôt, qu'elle en sera l'épanouissement" (51). Par leur étrangeté fondamentale, l'ascension des ferromagnétaux représente vraiment une nouvelle ère dans l'histoire de la Terre qui ne sera pas nécessairement parallèle avec celle des êtres humains. Là, encore, on peut détecter une critique du positivisme et

du rationalisme du 19<sup>e</sup> siècle qui prédisait un progrès linéaire pour l'humanité basé sur l'ascendance de l'esprit rationnel qu'ici condamne les Derniers Hommes et est absent intrinsèquement des ferromagnétaux qui vont pourtant hériter de la Terre. Pourtant, il ne faut pas oublier que "le nouveau règne n'a [...] pu naître que grâce au milieu humain" (Rosny 50). C'est en ce sens que les ferromagnétaux représentent spécifiquement la vie du post-Anthropocène, et non une forme extraterrestre ou autrement autonome, par exemple : ils ont leurs racines dans l'influence des êtres humains et vivent dans le monde que les êtres humains ont laissé derrière eux, mais ils leur sont totalement différents et totalement indépendants.

De plus, les ferromagnétaux sont en quelque sorte l'effusion de la vie pure — chaotique, effusive, irrépressible, parfaitement adaptée et profondément non-humaine. Lord les caractérise comme étant "a Newtonian reaction of a living superorganism - the Earth, or Gaia - to excessive technological activity"; Lyle les voit comme "the incarnation of planet earth's revenge on mankind, condemned for the recklessness of its ways" (55; 231). Je préfère la caractérisation d'une réaction de Lord plutôt que celle d'une revanche de Lyle; cela évoque des processus neutres et naturels plutôt que quelque intention ou colère de la part de la planète, bien que les Derniers Hommes le croient.<sup>6</sup> Interpréter le récit comme un conte moral condamnant l'humanité serait rétablir l'anthropocentrisme auquel résiste la mise en place des ferromagnétaux comme phase suivante dans le grand cycle de la vie sur terre.

En quelque sorte, l'arc narratif du roman trace comment l'humanité arrive à s'habituer — ou pas — à sa nouvelle insignifiance. Cela est le récit d'une transition entre un monde anthropocène et un monde post-anthropocène, transition qui nécessite un changement dans le

---

<sup>6</sup> "Une sorte de religion est née, sans culte, sans rites: la crainte et le respect du minéral. Les Derniers Hommes attribuent à la planète une volonté lente et irrésistible. D'abord favorable aux règnes qui naissent d'elle, la terre leur laisse prendre une grande puissance. L'heure mystérieuse où elle les condamne est aussi celle où elle favorise des règnes nouveaux." (Rosny 50)

rapport entre Anthropos et la vie d'après. Rosny dépeint cette transformation principalement à travers son protagoniste Targ, qui a une sorte de double vision. D'un côté, il ressemble à ses ancêtres et reproduit leur conception des rapports possibles avec l'Autre dans sa propre pensée — "Il faudrait détruire l'ennemi ou l'utiliser," se dit-il (Rosny 53). Mais de l'autre, sa qualité de Dernier Homme lui dispose aussi à une perspective moins ardente ; conscient du fait que son peuple n'a plus cette capacité, il réintroduit l'autre option, celle d'être compagnons, idée qui n'est pourtant jamais réalisée. Il voit de l'espoir pour ce rapprochement dans le fait que "le monde ferromagnétique tire son origine de notre industrie," selon lui "l'indice d'une compatibilité profonde" (Rosny 53).

Comme avec les oiseaux, Targ cherche quelque humanité dans les ferromagnétaux pour pouvoir les reconnaître comme des égaux. Pourtant, ce type de rapport est impossible, car contrairement aux oiseaux, il ne peut y avoir de communication entre les êtres humains et les ferromagnétaux; ceux-là sont encore trop simples, et comme on l'a vu, ils ne développeront pas d'intelligence compréhensible pour nous. En plus, il ne peut y avoir de rapport symbiotique entre nous et eux, car les ferromagnétaux n'ont pas (ou plus) besoin des êtres humains pour vivre. Après leur naissance du fer humain, ils sont devenus capables de se reproduire de façon autonome (Rosny 51). Développer des traits reconnus comme humains, comme les oiseaux, ne leur a aucun sens, car ils s'adaptent très bien à un monde post-humain alors que les oiseaux, vestiges d'un monde pré-humain, ont dû s'adapter à un milieu devenu humain.

Il y a en fait une seule compatibilité possible entre humain et ferromagnétaux, mais elle est ailleurs - le ferromagnétal peut se servir de l'humain comme nourriture. Par la seule proximité, ils peuvent "nous enlever nos globules rouges," qui sont "attirés vers les ferromagnétaux qui les décomposent et semblent se les assimiler" (Rosny 52). S'il n'y a vraiment

pas de l'humain dans les ferromagnétaux, il y a de la vie minérale dans l'humain : le fer qui est élément du sang et que les ferromagnétaux peuvent s'intégrer.<sup>7</sup> L'humanité est donc obligée de prendre un rôle animal - celui de la proie - face à leurs remplaçants. Le ferromagnétal peut tirer quelque chose de l'être humain et le détruire, mais non pas vice-versa. Pourtant, ceci est un acte entièrement instinctif de la part des ferromagnétaux; c'est la chasse plutôt qu'une sorte d'élevage. Effectivement, la catégorie *humaine*, définie par son pouvoir anthropique sur la terre et ses habitants, est niée par le contact avec les ferromagnétaux qui les réinsère, dépouillés de leur maîtrise, dans le processus évolutionnaire. Notons aussi que bien que les "énergies obscures" de la Terre "favorisent le règne ferromagnétique," on ne peut pas dire à ce stade que ceux-là ont vraiment pris le rôle humain, car tout porte à croire qu'ils n'agissent que selon le besoin de se nourrir, bien que Rosny nous avertisse que "un jour, leurs descendants [des ferromagnétaux] produiraient des pensées admirables et manieraient des énergies merveilleuses" et peut-être aussi formeront la terre en leur image (95).

Nous avons vu au long de ce travail que Rosny raconte comment la catastrophe prolongée oblige l'humanité à reformuler plusieurs fois sa vision de sa place parmi les autres habitants de la Terre. La fin de ce processus, et le point culminant du roman, est le moment où Targ accepte son rôle humilié face à l'échec total de l'ingénuité et le pouvoir humain et s'offre à être consommé par les ferromagnétaux. La mort de sa famille l'ayant laissé comme tout dernier représentant de son espèce, "il alla s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux," pour que "ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle" - et ainsi clôt le récit (Rosny 109-110). Les critiques ont tendance à voir dans le sacrifice de Targ un

---

<sup>7</sup> Cette idée de l'incorporation réussie d'un corps avec une "organisation intérieure" tout différent suggère l'incorporation d'une statue de marbre proposée par Diderot dans son dialogue *Le rêve de d'Alembert* (écrit en 1769, publié en 1830), où il avance une théorie d'unité de "matière," dont la différence vient de ses différentes manifestations ; ici, "la matière" sera échangée pour une conception de "la vie" qui est similairement universelle et interchangeable (38-41).



geste d'empathie suprême envers la Vie dans toutes ces formes ; Chatelain et Slusser affirme qu'il voit "beyond the survival of species to the survival of the principle of Life, even if that means mineral life," tandis que Lord observe que "Targ not only sees the nonhuman 'face' of the alien Other but gives up his life to it" (lxxiv; 61). Vu la soumission de Targ, Lord conclut que "the desire to coexist with other species is within the realm of human agency, but the evolutionary transition of species functions beyond the will and capacity of humanity" (63).

Pourtant, j'avance que le sacrifice de Targ est aussi en quelque sorte un acte de défiance et d'assertion humaine. Les ferromagnétaux n'ont pas besoin de Targ, comme on l'a déjà discuté,<sup>8</sup> ni de son sacrifice ; ils n'y comprennent rien et n'en sauront jamais rien. Chatelain et Slusser affirment le contraire, que quelque connaissance de ce geste doit avoir été communiqué aux héritiers puisque la voix narrative persiste assez longtemps pour parler de la mort du dernier être humain au temps passé (lxxi). Au contraire, j'y vois la réapparition d'un certain anthropocentrisme dans le récit qui doit se fixer le sort de l'être humain. Targ réaffirme délibérément une place pour son espèce un peu renégate dans le cours de l'évolution en s'offrant comme lien entre les deux règnes. Ainsi faisant, il renonce au renoncement humain, "se refusant l'euthanasie" en faveur d'une mort plus 'naturelle' - et utile (Rosny 109). Pourtant, en y allant de son propre gré, faisant un geste contre la survie, il s'affirme en même temps comme être non-animal.

Êtres chaotiques, inconnaissables, indomptables, les ferromagnétaux ne peuvent en rien être intégrés à l'ordre humain, alors ils l'achèvent, cet ordre, pour le remplacer avec le sien. Notons que ce n'est pas un geste malicieux ou même avec une intention quelconque, mais une réaction égalisatrice de la vie sur terre trop déformée par l'influence humaine ; et, réduite au rôle

---

<sup>8</sup> Vu l'extrême rareté des êtres organiques quand on arrive à la fin du roman, il est impossible que ceux-là soient la seule source de nourriture pour les ferromagnétaux.

qu'elle avait imposé aux animaux, l'humanité, incarnée finalement par Targ, doit se livrer aux plus forts. Pourtant, ce dernier geste est fait volontairement, de bonne grâce, ce qui est aussi un dernier assertion d'un exceptionalisme humain.

## Conclusion

"Bâtissons des systèmes et construisons des règles—puisqu'il n'y a pas moyen de s'orienter autrement—mais n'y croyons jamais qu'à demi!"

J.-H. Rosny aîné, "Histoires des bêtes" (206)

Nous avons vu que les créatures de Rosny résistent à une classification simple et nette, et qu'elles sont liées les unes aux autres par des liens complexes et fondamentaux, formés au cours de leur longue cohabitation de la Terre. Rosny voyait l'univers comme un système irréductiblement pluraliste et donc insaisissable par le savoir humain, situation pénible à l'esprit humain (Robles 458). "Révoltés contre notre infirmité, si nous ne pouvons parcourir et dominer l'univers," écrivait-il en 1922, "du moins voulons-nous le concevoir" (cité dans Robles 457). Ce sont les résultats de cette volonté indissociable de dominer et de connaître de la part de l'humanité qui se jouent, et qui finiront par révéler la vanité de ce projet, dans *La Mort de la Terre* ; là est le récit d'une humanité qui se croyait maître de tout ce qui se passait sur la Terre confrontée enfin par le fait que son existence dépend de tout un réseau d'interactions avec l'environnement et d'autres créatures, qui ne peuvent pas être mis de côté comme de simples outils ou un danger superflu. Et dans l'arrière-plan, ou parfois au premier plan, les forces de l'évolution se réaffirment pour continuer le renouvellement de la vie malgré les efforts humains d'y échapper.

Cette leçon d'humilité emporte avec elle un décentrement de l'humain qui bouleverse ses rapports avec le non-humain. Il est clair que dans l'avenir décrit par Rosny, la terre et la vie ont (été) tellement changées que nos définitions actuelles de l'animal et de l'humain ne s'appliquent plus. En examinant comment les trois créatures du récit sont présentées et reçues par son narrateur et ce protagoniste à l'esprit ouvert qu'est Targ, nous pouvons tracer le développement d'un respect pour l'altérité qui remplace l'évaluation de l'autre selon ce qu'il pourrait apporter à l'intérêt humain, ainsi qu'un questionnement de ce qui est reconnaissable comme humain.

Pourtant, en même temps, un certain anthropocentrisme persiste dans le texte, l'empêchant légèrement à décentrer vraiment la perspective humaine.

À notre époque actuelle, où les découvertes scientifiques ont résolu certains mystères, tout en multipliant d'autres, où il est plus que jamais impossible de nier notre entrelacement avec notre Terre et nos cohabitants, où la foi en la technologie obscurcit parfois notre précarité, et avant tout où nous serons bientôt face à une planète que nous ne reconnâtrons plus, la mise en garde de Rosny se révèle en avance sur son temps. L'humilité face au monde naturel, la conscience de la nature transitoire du monde humain, la valorisation de l'altérité qui se trouvent dans *La Mort de la Terre* portent une leçon aux êtres humains à travers les siècles.

## Bibliographie

### Source primaires

Darwin, Charles. *On the Origin of Species*. New York, 1883.

Docquois, Georges. *Bêtes et gens de lettres*. Paris, 1895.

Rosny aîné, J.-H. *La Mort de la Terre, roman, suivi de contes*. Project Gutenberg, August 13, 2018, <https://www.gutenberg.org/cache/epub/57687/pg57687-images.html>.

—. *RÉCITS DE SCIENCE-FICTION: Volume II: Les autres vies*. Culturea, 2023.

### Sources secondaires

Chatelain, Danièle and George Slusser. Introduction. *Three Science Fiction Novellas: From Prehistory to the End of Mankind (Early Classics Of Science Fiction)*, by J.-H. Rosny, translated by Danièle Chatelain and George Slusser, Wesleyan University Press, 2012, pp. Ix-lxxxiii.

Clermont, Philippe. “Science darwiniste et fiction spéculative: L'exemple de J.-H. Rosny.” *Alliage*, no. 57–58, July 2006, pp. 160–168, <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3557>.

Crutzen, Paul. “Geology of Mankind.” *Nature*, 2002, p. 23.

David, Jérôme. “Figurer l’anthropocène : J.-H. Rosny Aîné, 1911-1912.” *Relief - revue électronique de littérature française*, vol. 17, no. 1, 15 Sept. 2023, pp. 101–109, <https://doi.org/10.51777/relief17630>.

Diderot, Denis. *Entretien entre d'Alembert et Diderot - Le Rêve de d'Alembert*. Éditions Bossard, 1921.

Engels, Eve-Marie. "Darwin's Philosophical Revolution: Evolutionary Naturalism and First Reactions to his Theory." *The Reception of Charles Darwin in Europe*, edited by Eve-Marie Engels, and Thomas F. Glick, Bloomsbury Publishing Plc, 2009, pp. 23-53, <https://ebookcentral.proquest.com/lib/swarthmore/detail.action?docID=601538>.

Lord, Christina. *Reimagining the Human in Contemporary French Science Fiction*. Liverpool University Press, 2023.

Lyle, Louise. "Reading Environmental Apocalypse in J.-H. Rosny Aîné's Terrestrial Texts." *Histoires de la Terre : Earth Sciences and French Culture 1740-1940*, edited by Louise Lyle and David McCallam, BRILL, 2008, pp. 219-234, <https://ebookcentral.proquest.com/lib/swarthmore/detail.action?docID=556605>.

Malhi, Yadvinder. "The concept of the anthropocene." *Annual Review of Environment and Resources*, vol. 42, no. 1, 17 Oct. 2017, pp. 77-104, <https://doi.org/10.1146/annurev-environ-102016-060854>.

Millet, Claude. "La Mort de la terre de Rosny Aîné : Histoire et évolution." *35th Annual Nineteenth Century French Studies Colloquium, Fossilisation & evolution*, Oct 2008, Salt Lake City, États-Unis, <https://u-paris.hal.science/hal-00696119/>.

Robison, Christopher. "Zolian Zoology: 'L'amour des bêtes' and (Human-) Animal (-Machine) Ethics." *Dix-Neuf*, vol. 25, no. 1, 10 Mar. 2021, pp. 50-69, <https://doi.org/10.1080/14787318.2021.1896121>.

Robles, Fanny. "Of Cavemen, 'Struggleforlifeurs' and Deep Ecology: J.-H. Rosny Aîné's Literary Response to Darwin and Human Evolution." *The Literary and Cultural Reception of Charles Darwin in Europe*, edited by Thomas F. Glick and Elinor Shaffer,

Bloomsbury Publishing Plc, 2014, pp. 444–462,

<https://ebookcentral.proquest.com/lib/swarthmore/detail.action?docID=1685641>.